

Avant-Propos

Claude Muller (Bordeaux-3 & CNRS-UMR5610)

(publié dans : Clitiques et cliticisation, C.Muller (éd), H. Champion, p.7-13)

Ce volume collectif est le fruit d'un colloque international tenu à Bordeaux en septembre 1998. Les articles qu'on va trouver ici sont très divers, parce que provenant de linguistes qui ont voulu pour l'occasion dialoguer à partir de leurs propres recherches et des questions qu'ils se posent, indépendamment de la façon de les aborder.

Le titre du volume, "la cliticisation", met plutôt l'accent sur les processus de formation des clitiques – que ce soit d'un point de vue diachronique, ou dans l'analyse si elle adopte un point de vue dérivationnel, ou même dans la genèse et l'apprentissage. On peut en effet se demander si la notion même de clitique peut être développée sans faire référence à un parcours qui est d'habitude décrit comme allant d'un terme plein à une simple marque affixée. Quoi qu'il en soit, le mot "clitique" est la désignation d'un statut intermédiaire sur une échelle de la liberté d'occurrence. Il ne s'agit bien entendu ni d'une étiquette catégorielle, fonctionnelle ou sémantique, mais celle d'un statut qui distingue le mot indépendant (cette notion n'allant d'ailleurs pas de soi), le mot lié, le préfixe et au stade ultime, la marque amalgamée sans distinction phonologique individuelle.

Les raisons de la fascination du linguiste pour ce statut intermédiaire du clitique tiennent à l'ensemble impressionnant de domaines qu'il met en oeuvre : le clitique a des particularités morphologiques : –il est souvent monosyllabique– ; phonétiques : (souvent, il comporte un maximum de voyelles neutralisées, il a peu ou pas d'accent, il ne porte pas de ton) ; syntaxiques "profondes" : –il n'apparaît pas là où son statut argumental le fait attendre– ; syntaxiques "superficielles" : –il est généralement lié étroitement à un hôte– ; sémantiques – il est souvent lié à une conceptualisation très générale de l'objet, comme c'est le cas pour les pronoms. Pour cet ensemble de domaines mis en cause, les problèmes que posent les clitiques exigent une vision globale de l'activité langagière.

Les contributions de ce volume se posent toutes ces questions, et leur traitement dépend de la conception que se fait leur auteur de l'activité langagière du locuteur, de la structure du langage, et de l'évolution des langues. On les a classées en cinq groupes de façon quelque peu arbitraire, en prenant en compte les questions que se pose l'auteur.

Dans la première partie, viennent des contributions qui posent des questions générales sur la cliticisation. Frédéric Lambert retrace les origines du concept, à partir des spéculations d'Apollonius Dyscole sur la notion d'*enclise*, qui est déjà chez ce grammairien un processus dynamique: l'enclitique est un mot qui perd son accentuation d'origine. Les notions dérivées de *proclitique* et de *clitique* sont très récentes. André Rousseau s'intéresse à un domaine traditionnel de la linguistique comparée indo-européenne, celui des enclitiques de début de phrase, formant une séquence. Selon lui, cette séquence se réalise en "binômes" de clitiques avec des possibilités de découpage différents, aboutissant selon les cas à des formes de conjonction modernes, ou à des pronoms de type relatif. On remarquera sur le plan des remarques générales, que les enclitiques indo-européens ne permettent guère de remonter à une source en mots indépendants (l'auteur regrette à ce propos l'"affligeante pauvreté" du schéma évolutif supposé qui fait passer du mot au préfixe en passant par le clitique). La communication d'Alain Lemaréchal répond indirectement à cette réflexion. Il étudie le marquage des voix dans les langues austronésiennes (dont par exemple le tagalog). Ce marquage suppose une préposition (indépendante) pouvant s'intégrer au verbe, et faisant ainsi du nom un objet indirect. Or, la source de cette préposition paraît être un affixe dans les langues supposées les plus archaïques (celles de Formose). Faut-il dès lors remettre en cause l'hypothèse implicitement admise selon laquelle l'affixe est au bout du chemin, sans évolution

possible? Ou alors, remettre en cause l'histoire admise de la diffusion des langues austronésiennes à partir de Formose? Pour l'hypothèse d'un chemin inverse, de l'affixe au clitique, voir aussi le texte d'Herslund. La communication de Paulo de Carvalho est une réflexion sur les limites à admettre à la notion de clitique, et sur les variations de statut de ces termes (ont-ils un statut identique quand leur position varie? Les enclitiques de l'impératif en français, qui portent l'accent de la phrase, sont très différents des proclitiques de l'impératif négatif. Sa réflexion s'appuie sur les variations de position des clitiques pronominaux du portugais européen et du portugais brésilien.

La seconde partie rassemble des textes portant sur le statut des clitiques. Denis Bouchard confronte l'article défini du français à son équivalent anglais. Selon lui, l'article défini du français (clitique jugé de la même catégorie que le pronom homonyme) peut représenter adéquatement le nombre, donc dénoter un concept sémantique nominal (ce qu'il nomme une "sorte") avec son extensité. Le même élément pronominal se retrouverait donc, avec deux distributions différentes, dans le nom et dans le verbe. Marie Labelle et Paul Hirschbühler s'interrogent sur la dérivation des clitiques. Après un rappel des trois approches existantes: syntaxique (les clitiques sont d'abord des mots semblables aux autres, qui doivent ensuite se rattacher à d'autres mots), lexicaliste (les clitiques sont des affixes), mixte (les clitiques pourraient provenir d'un constituant morphologique postsyntaxique), les auteurs mettent en cause l'analyse affixale des clitiques (thèse soutenue notamment par Philip Miller 1991) et pronent une approche syntaxique. Leur démonstration est étayée, d'abord par l'examen des clitiques pronominaux du serbo-croate, ensuite par celui des pronoms atones de l'ancien français, qui satisfont paradoxalement aux critères posés pour les affixes. Leur travail conduit essentiellement à douter des critères de distinction entre affixes et clitiques "phonologiques". Ils proposent une analyse syntaxique des clitiques de l'ancien français, dont les règles de placement obéiraient à des règles d'optimalité. Anne Zribi-Hertz consacre son travail à l'opposition entre pronoms forts et faibles. Elle rappelle d'abord les deux grands types d'analyse existants: les pronoms faibles (les clitiques "spéciaux" de l'analyse de Zwicky, ayant une distribution particulière) sont soit des épels différents d'une catégorie unique englobant aussi les pronoms forts, soit une catégorie grammaticale distincte de ces derniers. L'examen serré auquel elle soumet les critères censés opposer ces catégories montre que les pronoms faibles ont essentiellement les mêmes propriétés que les pronoms forts (contre Cardinaletti et Starke). Elle conclut donc à la supériorité des analyses unifiant ces deux types de pronoms. Enfin, le texte de Michael Herslund illustre dans un domaine un peu surprenant (le danois) un autre cas d'évolution inverse: le *s* génitif du danois, qui s'adjoint toujours au dernier terme d'un syntagme, a les propriétés d'un clitique syntagmatique, et son origine ne peut être qu'affixale, comme en témoignent les données plus anciennes ou restées archaïques (l'islandais par exemple).

La troisième partie est consacrée à des études portant sur le français (incluant des variétés dialectales). Deux textes portent sur un clitique ayant un rôle syntaxique et discursif particulier, le *le* des compléments comparatifs. Pour Suzanne Allaire, son emploi signale un schème syntaxique particulier, où le clitique n'est plus un substitut. C'est en quelque sorte dans la grammaire abstraite de la phrase que ce clitique trouve sa source. Pour Nicole Le Querler, les conditions d'occurrence de *le* obéissent à des régularités qu'elle met en évidence (*y* compris dans l'association avec *faire*). Gérard Reb étudie le clitique *y*, qui a la propriété intéressante de neutraliser l'opposition entre les fonctions de localisation (spatio-temporelle) et de complémentation indirecte en *à*. Il montre comment, peu à peu, le *y* s'est introduit dans la construction existentielle en *avoir*, aboutissant au figement moderne de *il y a*. Elisabeth Delais-Roussarie analyse la prosodie des clitiques pronominaux. Son étude conclut à la

supériorité d'une analyse métrique. Le travail d'Isabelle Barrière et alii, qui vient ensuite, est la seule contribution dans ce recueil à la genèse des clitiques chez l'enfant, et il porte sur la sur-généralisation ou la production irrégulière du clitique réfléchi *se* chez l'enfant francophone. Le modèle qui permet de décrire ces constructions montre que le système sous-jacent ne diffère pas de celui des différentes règles de dérivation des adultes.

Les études qui terminent cette partie portent sur des français non-standard. Laurence Labrune étudie la morpho-syntaxe du français régional du Perche, qui présente des particularités intéressantes dans la construction et l'emploi des pronoms. La plus étonnante semble être la série des enclitiques postposés, sans équivalent dans le français standard (qui n'aurait ici que des formes fortes comme rappels thématiques). Marie-Thérèse Vinet et Christian Rubattel examinent un *ça* employé dialectalement en français de Suisse romande, pronom qui semble se répartir en deux emplois distincts, l'un clitique (objet), l'autre sur le modèle de *tout*, quantifieur "flottant". Leur travail les conduit à s'interroger sur la syntaxe des pronoms "déficients" (en suivant la terminologie de Cardinaletti et Starke). Enfin, Katja Ploog s'intéresse aux clitiques sujets du français populaire d'Abidjan, avec des réalisations qui vont du doublement clitique (la séquence pronom fort / pronom faible) au sujet nul.

La quatrième partie rassemble les études de clitiques pronominaux dans les langues romanes. Robert de Dardel présente tout d'abord sa vaste synthèse sur la place des pronoms atones dans les langues romanes à partir du proto-roman. On notera, par rapport à De Dardel & de Kok, 1996, un infléchissement: les étapes de la reconstruction y sont présentées comme des "phases", qui peuvent donc être en décalage synchronique très marqué d'une langue romane à l'autre. Avec l'étude, également pan-romane, de Liliane Tasmowski et Sanda Reinheimer, nous retrouvons une discussion critique sur le classement en trois catégories distinctes des formes, pleines et déficientes, subdivisées en faibles et clitiques, de Cardinaletti et Starke. La discussion, à rapprocher de celle menée par Anne Zribi-Hertz, mais appuyée ici sur des données de cinq langues romanes, conduit de même à une mise en doute de ce classement. L'article de Birgit Gerlach s'attache à l'étude du redoublement par un clitique ('Clitic Doubling'), qu'elle tente d'expliquer par la théorie de l'optimalité. L'occurrence des différents termes pronominaux obéit à des règles distinctes, parfois contradictoires, mais ordonnées les unes par rapport aux autres -ainsi, si l'unicité de la réalisation argumentale prédomine, il n'y a pas de Doubling, qui apparaîtra en revanche si la langue donne la priorité à une règle d'Accord maximum. Les données examinées proviennent aussi de plusieurs langues romanes. L'étude d'Elisabetta Fava est consacrée aux formes de sujets marqueurs de question postposés dans les dialectes italiens du Nord-Est, comme le vénitien. S'agit-il de pronoms ou d'affixes? Les arguments avancés par l'auteur vont dans le sens d'une suffixation verbale, indépendante de la formation du pronom sujet. Le travail de Claus-Dieter Pusch est consacré à l'interaction en gascon béarnais des particules énonciatives avec la cliticisation des pronoms compléments. Le gascon, qui construit ces pronoms en position préverbale aux temps conjugués, a maintenu une série enclitique appuyée sur l'énonciatif. L'auteur montre comment cette construction préverbale mais enclitique a pu conduire à faire de l'énonciatif un support privilégié pour les pronoms clitiques, peut-être jusqu'à engendrer d'un support vocalique pour les pronoms l'énonciatif secondaire *e*.

La cinquième et dernière partie rassemble des articles sur diverses langues non indo-européennes, essentiellement des langues africaines, à quoi on a adjoint l'étude d'Escriva sur l'hébreu. Jean-Pierre Escriva nous montre d'abord que l'hébreu biblique possède une série pronominale pleine, et une suffixée nettement dérivée de la première, et qui semble pouvoir être analysée comme le produit d'une cliticisation. Ce qui est plus original, c'est de rattacher à la cliticisation ce que les hébraïsants appellent l'"état construit" du nom dans la dépendance

d'un autre terme, à opposer avec son "état absolu". La modification du mot, devenu dépendant, comporte des réductions syllabiques et des modifications phonologiques qui marquent l'existence d'une relation à un autre terme. S'agit-il encore de ce qu'on peut vouloir décrire par la cliticisation? L'hébreu moderne tend à réduire ces modifications en utilisant des relateurs comme outils de liaison grammaticale. Les articles sur des langues africaines sont toutes centrées sur l'analyse des pronoms ou indices de classes nominales. Lélia Picabia s'intéresse aux pronoms de reprise du sujet nominal dans une langue bantoue orientale, le Grand Comorien. Ces pronoms sont analysables comme des clitiques, dont la composition interne associe deux éléments, l'un en rapport avec la classe nominale, l'autre (vocalique) avec la sémantique du verbe. Denis Creissels examine les indices de sujet, préfixés au verbe, en tswana (langue bantoue d'Afrique australe). Dans les prédications non verbales, l'indice de sujet apparaît encore devant le prédicat, mais il est alors relativement libre. L'auteur montre qu'on doit supposer ici une forme à verbe copule nul, à statut de clitique associé à l'indice de sujet. Lolke van der Veen s'intéresse aussi aux indices pronominaux du geviya (langue bantoue du Gabon), langue à tons, dont le schème tonal diffère selon que la forme liée à un mot subséquent est un préfixe ou un clitique. L'examen des indices pronominaux conduit l'auteur à y voir précisément des proclitiques plutôt que des préfixes. La dernière étude, d'Enoch Oladé Aboh, analyse les pronoms du Gungbe (langue Ouest-africaine) dans le cadre du classement de Cardinaletti et Starke. L'auteur propose une analyse de la "déficience" en termes d'articulation (structurale): les forts sont plus articulés que les faibles, eux-mêmes plus articulés que les clitiques. L'analyse, très argumentée, montre une distinction nette entre les 1ère et 2ème personnes du singulier et les autres pronoms.

Références

- Cardinaletti, Anna & Michael Starke, 1999 (1994) : The Typology of Structural Deficiency. In: H. van Riemsdijk (éd.): *Clitics in the Language of Europe*, Eurotyp 20-5, *Empirical Approaches to Language Typology*, Mouton-De Gruyter, 145-233.
- De Dardel, Robert & Ans de Kok, 1996, *La position des pronoms régimes atones en protoroman*, Droz, Genève.
- Miller, Philip, 1992, *Clitics and Constituents in Phrase Structure Grammar*, Garland, New York.